

EN QUÊTE DES *ENVIRONMENTAL HUMANITIES*

[Céline Granjou](#)

Éditions du Croquant | « Zilsel »

2017/2 N° 2 | pages 353 à 367

ISSN 2551-8313

ISBN 9782365121323

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-zilsel-2017-2-page-353.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions du Croquant.

© Éditions du Croquant. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

EN QUÊTE DES ENVIRONMENTAL HUMANITIES

CÉLINE GRANJOU¹

À propos de l'ouvrage *Humanités Environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, sous la direction de Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 352 pages.

Dans les appels à projets de la très sérieuse et compétitive agence australienne de financement de la recherche – l'*Australian Research Council* –, l'une des rubriques que l'impétrant doit remplir afin de faire financer (grassement) sa recherche articule la demande suivante : « *Describe the excitement of your research* ». Cette petite phrase témoigne à elle seule de l'ampleur de la différence sociale, culturelle, identitaire, épistémique, professionnelle, appelons-la comme il nous plaît, bref de l'océan qui sépare l'« esprit » des sciences sociales telles qu'elles se pratiquent respectivement en France et dans un des pays qui constitue l'un des berceaux de la pensée du champ des *environmental humanities*, l'Australie². C'est notamment la différence

1. IRSTEA, Université Grenoble Alpes. Adresse électronique : celine.granjou@irstea.fr.
2. Cette importance de l'Australie pour l'émergence et l'épanouissement des *environmental humanities* ressort de l'ouvrage lui-même : ainsi, l'un des quatre centres universitaires identifiés par Grégory Quenet dans son chapitre (11) comme les berceaux du champ des *environmental humanities* est l'*Australian National University*. Mais plus parlant peut-être encore est le nombre des auteurs australiens parmi les pionniers de la pensée de l'environnement dans les différentes disciplines des sciences sociales identifiées au fil de l'eau au cours des différents chapitres du livre : le politiste John Dryzek ; l'historienne de l'environnement Libby Robin ; le philosophe Richard Routley pour n'en citer que quelques-uns. L'accent mis par la communauté académique australienne sur le caractère stimulant, nouveau et passionnant des travaux menés doit se comprendre plus généralement dans le cadre de normes de sociabilités anglo-saxonnes bien différentes de celles gouvernant la société française, comme en témoigne par exemple le fait que « bien s'amuser » est, en français, une expression qui évoque

d'identité professionnelle et de canon de scientificité associés aux sciences humaines et sociales qui est pointée par cette injonction de l'*Australian Research Council*, entre une communauté australienne qui met l'accent sur la nouveauté et la créativité des travaux ainsi que leur capacité à transformer littéralement le monde, et une communauté française ancrée dans une tradition méthodologique d'enquête méticuleuse et d'analyse neutre et objective, dans laquelle la valeur tend plutôt à être interprétée comme inversement proportionnelle à la nouveauté.

C'est la profondeur de cet océan socio-culturel qui m'est (ré) apparue à la lecture de l'ouvrage *Humanités Environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, et que je voudrais essayer de baliser dans le présent article. L'idée centrale de cet essai est que les humanités environnementales dont il est largement question dans le livre n'ont que peu à voir avec le projet singulier du champ des *environmental humanities* tel qu'il s'est construit à l'intersection de divers courants anglo-saxons incluant *political ecology*, histoire environnementale, écocritique, études de sciences, *postcolonial studies* et *feminist studies*. S'il s'agit d'un ouvrage qui éclaire avec brio l'histoire et l'épistémologie des sciences sociales confrontées à l'environnement, je m'attacherai à fournir en contrepoint quelques clefs d'entrée dans l'actualité du projet intellectuel singulier des *environmental humanities*.

UNE ENCYCLOPÉDIE HISTORIOGRAPHIQUE DES RAPPORTS ENTRE HUMANITÉS ET ENVIRONNEMENT

Une précision s'impose tout de suite. L'ouvrage, qui ambitionne d'analyser l'émergence intellectuelle et institutionnelle d'une pensée de l'environnement dans les différentes disciplines des sciences sociales, est une très grande réussite. Il est lui-même très clair sur son ambition de prise de recul raisonnée et critique vis-à-vis précisément des revendications diverses des *Environmental Humanities*.

L'introduction, écrite par les trois directeurs de l'ouvrage et intitulée « Les sciences humaines et sociales aux prises avec

immédiatement le jardin d'enfants, alors que « *to have fun* » en anglais désigne une expérience vécue positive, désirable et qui ne diminue en rien le statut social de son sujet.

l'environnement », expose le projet général de l'ouvrage de conduire une enquête historiographique sur les sciences sociales au prisme des enjeux environnementaux. En rendant compte des transformations des disciplines et des emprunts et circulations entre elles, il s'agit de permettre une prise de recul sur le champ lui-même des humanités environnementales – qui, rappellent les auteurs, n'est pas nécessairement appelé à durer – ainsi qu'une restitution non-engagée des transformations qui l'accompagnent. Chacun des 11 chapitres (hormis le premier) est consacré à une discipline distincte, dans l'idée que celles-ci constituent toujours le cadre institutionnel et épistémique dominant de la vie académique (voir encadré).

Il ressort de ce bref panorama combien l'ouvrage répond aux objectifs annoncés dans son introduction en fournissant au lecteur une série d'enquêtes historiographiques extrêmement bien documentées sur les idées, les trajectoires et les institutions par lesquelles les disciplines (anthropologie, sociologie, géographie, philosophie, histoire, écocritique, science politique, économie, droit) ont intégré les questions et enjeux environnementaux, notamment en France, et le degré d'avancement (ou d'in-avancement) de cette appropriation. Les auteurs nous livrent un tableau érudit et foisonnant, dont on apprend beaucoup, et qui aide en particulier à situer nombre d'auteurs et de travaux au regard des grands couples d'oppositions qui ont traversé l'espace des sciences humaines et sociales, souvent depuis leur fondation (constructivisme *versus* naturalisme ; structuralisme *versus* historicisme ; déterminisme *versus* autonomie du social, etc.). Point commun à presque tous les chapitres, le thème du retard français en matière de développement d'une pensée sur l'environnement ressort comme une réalité relativement écrasante que les auteurs rapportent tantôt aux structures de fonctionnement académique français, tantôt aux caractéristiques de la société française plus largement – retard par rapport auquel ils s'inscrivent dans une quête de rattrapage et parfois aussi, de spécificité francophone (par exemple dans le cas de l'écocritique)³. Bien sûr le thème du

3. En matière de « retard », l'épisode raconté par les géographes Simon Batterbury et Christian Kull de l'organisation d'une conférence (suivie d'un ouvrage), par d'éminents universitaires français en 2010, sous le titre « Le ciel ne va pas nous tomber sur la tête » provoquerait plutôt un sentiment irrépressible de honte de la part du concitoyen desdits éminents universitaires.

« retard » français a bien souvent à voir, et l'ouvrage ne fait pas exception, avec une forme de catégorisation stratégique qui, en même temps qu'elle décrit l'état de la recherche française, sert aussi et parfois surtout à légitimer certaines dynamiques épistémiques et professionnelles alternatives.

La très grande précision historique de l'ouvrage, sa maîtrise des oscillations entre les grands dualismes savants qui ont scandé les 19^e et 20^e siècles, son centrage sur une démarche assumée et explicitée d'auto-histoire disciplinaire, sont au service d'une véritable encyclopédie historique des rapports entre « humanités » et environnement. Pour autant, s'il s'agit d'un livre appelé sans nul doute à devenir ouvrage de référence sur les humanités et l'environnement, je propose ici de tenter de comprendre pourquoi il ne s'agit pas d'un ouvrage *sur les environmental humanities*.

Encadré. Microfiche de lecture

Le premier chapitre, écrit par Wolf Feuerhahn, est intitulé « Les catégories de l'entendement écologique : milieu, *Umwelt*, *environment*, nature... ». Il présente une histoire de la notion de milieu et des notions apparentées ainsi que de leurs usages depuis la fin du 19^e siècle. C'est en réaction à cette approche « en surplomb » du déterminisme de la société et de la culture par le milieu que van Uexküll a proposé son approche d'un milieu construit par l'organisme vivant (*Umwelt*) et associé à ses capacités propres de perception et de mouvement. Cette présence ancienne de la réflexion sur le milieu permet à l'auteur de prendre ses distances avec les travaux récents de Latour et Descola et « ce qu'ils diagnostiquent comme un grand partage entre nature et culture, typique du monde occidental moderne » (p. 39).

Le deuxième chapitre, « L'anthropologie au-delà de l'*anthropos*. Un récit par les marges de la discipline », rédigé par Élise Demeulenaere, aborde les différents courants en anthropologie qui ont abordé les relations des sociétés à leurs milieux, à partir du clivage entre marxistes (mettant l'accent sur la base matérielle des sociétés et la détermination de celles-ci par leur environnement) et structuralistes (mettant l'accent sur les structures symboliques et les représentations mentales). Elle conclut sur l'idée que la prise en compte de la nature et de l'environnement en anthropologie n'est pas nouvelle.

Le chapitre 3, écrit par Guillaume Blanc (« L'histoire environnementale : nouveaux problèmes, nouveaux objets et nouvelle histoire »), retrace l'histoire de la naissance et de l'institutionnalisation de l'histoire de l'environnement aux États-Unis dans les années 1970-1980 avec notamment l'enseignement novateur de Roderick

Nash à l'Université Santa Barbara en Californie, revisitant l'histoire américaine au profit d'une histoire de la *wilderness*. Il explore les critiques et tensions autour de l'histoire de l'environnement notamment par des chercheurs indiens (Ramachanda Guha) pour son incapacité à rendre compte des réalités sociales et écologiques des pays du Sud (notamment la place des pratiques paysannes).

Dans le chapitre 4, Catherine Larrère retrace le rôle de la communication de Richard Routley « *Is there a need for a new, an environmental, ethic,* » et son expérience mentale du « *last man* » (est-il mal pour le dernier survivant de l'humanité entière de détruire la nature ?) dans les débuts de l'éthique environnementale. Elle interroge les conséquences du passage de théories écologiques centrées sur l'équilibre de la nature aux théories de la perturbation depuis les années 1980 sur le bouleversement des fondements de la réflexion éthique (Chapitre 4 « Philosophie de l'environnement : l'écologie a-t-elle des implications morales ? »).

Dans le chapitre 5, Christian Kull et Simon J. Batterbury décrivent un « rendez-vous manqué » entre géographie et environnement depuis les années 1970 et la scission entre géographie humaine et géographie physique, et partiellement réparée par le développement d'une géographie critique d'inspiration marxiste qui va questionner les relations de pouvoir sous-jacentes aux relations homme/environnement et devenir dominante sous la forme de la *political ecology*. Ils questionnent l'imperméabilité de la géographie française à ce mouvement jusqu'à tout récemment (« L'environnement dans les géographies anglophone et française : émergence, transformations et circulations de la *political ecology* »).

Le chapitre 6 intitulé « Environnement sans frontières et sociétés : l'incomplétude sociologique », co-signé par Lionel Charles, Bernard Kalaora et Chloé Vlassopoulos, note que l'appréhension sociologique de l'environnement s'est progressivement construite *via* deux canaux : la sociologie rurale et la sociologie des risques, cette dernière liée à la remise en cause des sciences et des techniques. Mais malgré cela, et en dépit des institutions politiques consacrées à l'environnement depuis les années 1970, l'environnement ne correspond toujours pas à un contenu cohérent de questionnement pour les sciences sociales, marquées par un paradigme historique d'autoréférentialité du social.

Le chapitre 7 « Écocritique : vers une nouvelle analyse du réel, du vivant et du non humain dans le texte littéraire », par Stéphanie Posthumus s'intéresse au développement et aux tensions internes de l'écocritique, définie comme l'étude du rapport entre littérature et environnement. Globalement l'écocritique veut se démarquer des approches poststructuralistes postmodernes et constructivistes et de la place prédominante qu'elles accordent au Texte et au Langage : c'est un domaine qui a très peu pris dans le monde francophone du fait de la tradition française d'études littéraires très attachées à la littérarité et à la poétique du texte, plus qu'aux effets politiques du texte.

Le chapitre 8 par Luc Semal, « Les chantiers de la théorie politique verte », est consacré au courant de science politique de la *green political theory* qui cherche notamment à susciter une transformation des idées politiques en lien avec la prise en compte des enjeux écologiques. Par contraste, la science politique française est globalement restée largement agnostique par rapport à ses enjeux qui ne sont pas au cœur des problèmes traités.

Le chapitre 9, « Économie de l'environnement ou économie écologique », par Valérie Boisvert, aborde le développement du courant de l'économie écologique depuis la fin des années 1980 aux États-Unis et en Europe en opposition avec le champ de l'économie de l'environnement institutionnalisé dans les années 1970. Alors que l'économie de l'environnement repose sur une démarche d'extension du paradigme économique dominant à la question des ressources et des pollutions, l'écologie économique s'érige contre l'idée de croissance continue.

Le chapitre 10, « L'environnement : objet du droit, objet de droit(s) ? », est écrit par Meryem Deffairi explore les difficultés du droit à s'accorder sur l'existence d'une valeur intrinsèque de la nature qui ne soit pas réductible à des formes de valeur instrumentale, en dépit de quelques avancées récentes (notions de droit à l'environnement et de préjudice écologique), du fait de la persistance de la division entre les choses et les personnes.

Le contenu du chapitre 11, par Grégory Quenet, est exposé en détail au début de la partie II.

DES HUMANITÉS ENVIRONNEMENTALES AUX ENVIRONMENTAL HUMANITIES

DE LA SCIENTIFICITÉ DES « SCIENCES » SOCIALES

Le projet singulier des *environmental humanities* n'est abordé directement que dans le dernier chapitre du livre, écrit par Grégory Quenet (chapitre 11). Celui-ci suggère d'une part la spécificité des contenus de pensée et de questionnement qui unissent les auteurs qui se reconnaissent dans le label des EH « proposant d'abolir l'extériorité de la nature par rapport au social pour installer de nouvelles forces agissantes au cœur des SHS » (p. 256). Il brosse d'autre part les contours spécifiques de cette communauté ainsi que sa généalogie institutionnelle et idéologique : historique-

ment quatre centres ont permis aux humanités environnementales de se développer, localisés à la *National Australian University* (Canberra), à *York University* (Toronto), à l'université du Wisconsin (Madison) et au *Rachel Carson Centre for Environment and Society* à Munich. Ce champ s'ancre originellement dans une pensée issue de l'écocritique (notamment de son approche du pouvoir évocateur de l'écriture) d'une part et de l'histoire environnementale d'autre part. Les *environmental humanities* se caractérisent par leur engagement critique fort contre les rapports de pouvoir conduisant tout à la fois à la crise écologique et aux rapports d'iniquité et de domination sociale (Nord-Sud en particulier) et par l'importance donnée à la matérialité. Leur « ambition constitutive est d'engager l'ensemble des sciences humaines et sociales à ne plus considérer les non-humains comme extérieurs aux sociétés humaines » (p. 264). L'auteur note l'importance d'une écriture du récit dans les écrits du champ, qui relaie un sens de l'historicité vue comme « déploiement dans le temps de catégories humaines et de forces matérielles changeantes » (p. 269) et en même temps la difficulté des contributeurs du champ à dépasser un certain niveau de généralité, y compris sur l'appel à l'interdisciplinarité.

Ce chapitre suggère ce qui n'apparaît qu'en filigrane dans le reste de l'ouvrage : les *environmental humanities* ne sont pas simplement le résultat contingent et historique de la rencontre située entre des communautés disciplinaires et l'écologie, l'environnement, le milieu, la nature, l'Autre etc. : il s'agit bien plutôt d'une communauté unie autour d'une identité et d'un projet scientifique particuliers, ancrés dans une posture forte de critique du paradigme de l'exceptionnalité humaine et d'attention à la matérialité dans l'existence sociale, émanant de lieux académiques singuliers et recourant à des modes d'écriture particuliers. Or en revendiquant une posture sceptique vis-à-vis des revendications de nouveauté associées aux travaux des *environmental humanities*, considérant qu'il s'agit là de revendications non prouvées dont il convient de décortiquer la validité au prisme du doute scientifique, l'ouvrage *Humanités Environnementales-Enquêtes et contre-enquêtes* tend *in fine* à lisser et à effacer ce qui constitue le caractère véritablement inédit et différent du projet et de la pensée des *environmental humanities*.

Certes les préoccupations pour le « milieu », les moyens de subsistance, l'infrastructure de production, etc., ne sont pas

entièrement nouvelles dans les sciences humaines et sociales – et là-dessus les chapitres sont une mine d'informations historiques et conceptuelles – mais faut-il pour autant lisser les formes particulières prises, depuis quelques années, par la réflexion sur la manière dont les changements écologiques impactent les fondements et la conception même de l'existence sociale ainsi que le caractère rassembleur et structurant revêtu par ce projet intellectuel dans la communauté anglo-saxonne des sciences humaines et sociales ?

On pourrait ainsi être tenté de voir une explication potentielle du « retard » français, suggéré dans quasiment tous les chapitres en matière de pensée de l'environnement, dans le fait même que l'ouvrage reconduit lui-même une méfiance forte vis-à-vis de la nouveauté et, de manière liée, vis-à-vis de la théorie. Privilégiant l'enquête de terrain minutieuse sur les conditions historiques, institutionnelles de l'évolution des idées et des communautés académiques, dans une tradition épistémologique toute durkheimienne dont l'empreinte positiviste sur la communauté de sciences sociales française demeure prégnante, l'ouvrage dénonce à plusieurs reprises la multiplication des « textes conjuguant positions normatives et défaut d'enquêtes » sur la crise écologique (p. 73) – laissant par ailleurs le lecteur dans le doute quant aux cibles nominatives possibles de cette critique. Privilégiant ainsi une série de descriptions circonstanciées et minutieuses de l'évolution des champs disciplinaires aux prises avec l'environnement dans un sens très large, au détriment d'une posture de présentation et de discussion approfondies des lignes de force précises du projet scientifique bien particulier qui est celui des humanités environnementales, le livre perd en capacité de communiquer, relayer et discuter les lignes de force du projet épistémique, pratique et politique des humanités environnementales au lecteur francophone.

Logiquement enfin, les chapitres reconduisent le cadrage disciplinaire prévalant dans la communauté académique française, dans l'idée que celles-ci constituent toujours le cadre institutionnel et épistémique dominant et légitime de la vie académique. Cette structuration du livre permet effectivement de documenter avec rigueur et précision les avatars de la pensée de l'environnement en lien avec le poids des diverses traditions disciplinaires. Mais pour bien des auteurs séminaux des *environmental humani-*

ties (Donna Haraway et ses élèves fondateurs de la revue australienne *Environmental Humanities*, comme Thom van Dooren ou Eben Kirksey), la notion de « science » (sociale ou autre) est à mille lieues de la représentation qu'ils se font du type d'impact et de validité de leurs travaux : à leurs yeux, les « scientists » ce sont précisément ceux qui reconduisent un mode de pensée positiviste, scientifique et rationaliste issu de la formation des « sciences » modernes depuis l'époque des Lumières. Le paradoxe est ainsi que les revendications universalisantes de scientificité et leur insistance sur la mise au point des critères de l'enquête disciplinaire (y compris au sein des sciences sociales) sont précisément au cœur du travail critique des *environmental humanities* et de leur projet d'inventer une forme de pensée et de rationalité qui soit définitivement autre.

DE KANT À HARAWAY : L'ITINÉRAIRE INTELLECTUEL SINGULIER DES ENVIRONMENTAL HUMANITIES

Au bilan, dans cet ouvrage extrêmement bien documenté en termes de littérature, et même s'il est bien entendu que l'exhaustivité n'est jamais possible (ni sans doute souhaitable), certains des auteurs clefs qui ont largement contribué à former la matrice intellectuelle du champ des humanités environnementales n'apparaissent que très peu : une seule référence à un livre ancien de Donna Haraway (aucune référence à ses deux ouvrages récents très influents dans le champ des humanités environnementales⁴), une seule également à Jane Bennett (dans le chapitre sur l'écocritique) ou à Eben Kirksey et Stefan Helmreich, aucune référence au « *more than human turn* » suscité par les travaux de Sarah Whatmore ou encore à Nigel Clark ou Frédéric Neyrat⁵. En intro-

4. Cette influence se mesure aussi au fait que plusieurs membres actifs du réseau australien des *environmental humanities* sont d'anciens étudiants de Haraway (comme Eben Kirksey par exemple).
5. Une brève liste des auteurs et travaux séminaux et influents dans le champ des humanités environnementales inclut : Jane Bennett, *Vibrant Matter: A political Ecology of things*, Durham, Duke University Press, 2010 ; Nigel Clark, *Inhuman Nature: Sociable Life on a Dynamic Planet*, Londres, Sage Publications, 2011 ; Elizabeth Grosz, *Time Travels: Feminism, Nature, Power*, Durham, Duke University press, 2005 ; Donna J. Haraway, *When Species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008 ; Donna J. Haraway, *Staying with the Trouble: Making*

duction de l'ouvrage, le projet unissant les humanités environnementales est présenté comme relié à une ambition épistémologique, unie autour d'une dénonciation du grand partage entre sciences de la nature et sciences de la culture : à ce titre suggèrent les auteurs, c'est la critique d'un certain passage du Discours de la Méthode de Descartes sur « se rendre maître et possesseur de la nature » qui est au cœur de l'identité intellectuelle des humanités environnementales.

Je suggérerai pour ma part que ce n'est pas la philosophie de René Descartes qui est au cœur de la pensée critique des *environmental humanities* mais bien plutôt celle développée par son successeur allemand Emmanuel Kant (1724-1804) qui, à la fin du 18^e siècle a également contribué à inscrire dans la culture occidentale une conception forte de l'exceptionnalité de l'homme et de son entendement (sa raison), en concevant l'être humain comme (seul) sujet transcendant face au reste du monde. En développant notamment une philosophie morale qui pose que l'éthique trouve son fondement dans l'esprit de l'homme et de lui seul, indépendamment des circonstances du monde extérieur, ou en associant étroitement la possibilité de connaissance au déploiement des lois de l'esprit humain sans relation vérifiable avec le monde extérieur, Kant a énormément contribué à l'idée que l'homme, de par sa nature morale et son activité théorique, participe d'une essence fondamentalement différente, indépendante et supérieure à celle des autres êtres vivants et objets matériels.

Le sociologue et philosophe Nigel Clark (Université de Lancaster) développe une approche approfondie de l'impact et de l'héritage de la philosophie kantienne. Clark soutient que ce serait la prise de conscience par Kant de la vulnérabilité si particulière de l'homme face aux éléments naturels, ainsi que celle de l'absurde disproportion entre la liberté de l'homme et la puissance inhumaine de la nature, qui a conduit le philosophe à développer, en réaction, une pensée qui travaille à renforcer la place de l'homme dans un monde qui le menace en réalité constamment

kin in the Chtulucene, Durham, Duke University Press, 2016 ; Eben S. Kirksey et Stefan Helmreich, « The Emergence of multispecies ethnography », *Cultural Anthropology*, vol. 25, no 4, 2010, p. 545-576 ; Sarah Whatmore, *Hybrid Geographies. Natures, Cultures, Spaces*, Londres, Sage Publications, 2002 ; Frédéric Neyrat, *La Part inconstructible de la Terre- Critique du géo-constructivisme*, Paris, Seuil, 2016.

d'annihilation⁶. C'est, selon Clark, le désir de valoriser le pouvoir de l'homme au mépris des pouvoirs, incommensurablement plus grands et plus écrasants, du monde, qui a conduit la pensée philosophique moderne à se construire comme pensée critique (au sens étymologique grec du terme *kritein* qui signifie juger, discerner) c'est-à-dire comme pensée du jugement déployé par l'homme et lui seul, qu'il soit jugement théorique ou jugement moral. Or c'est précisément cet enfermement dans un solipsisme ontologique et épistémologique dans lequel nous n'avons affaire finalement jamais à autre chose qu'à l'activité de notre propre entendement sans contribution aucune des objets extérieurs, que combattent les penseurs des *environmental humanities*. En ce sens le projet d'auto-histoire disciplinaire porté par l'ouvrage apparaît bien dans un rapport de continuité étroit avec l'approche kantienne, et loin de l'intérêt particulier des *environmental humanities* pour ré-ouvrir précisément notre manière de connaître à l'existence autonome du monde extérieur⁷.

Le projet des *environmental humanities* se caractérise par la volonté de substituer la focalisation kantienne sur la raison, le jugement, la connaissance et d'autres attributs associés au statut supposément exceptionnel de l'homme, par la reconnaissance du fait que les réalisations humaines, quelles qu'elles soient, n'existent en tant que telles que parce qu'elles sont prises dans, et conditionnées par, un ensemble d'interactions avec le monde vivant et matériel non-humain. Ce qui importe de comprendre, selon la formulation éloquente de Dominique Lestel (qui est membre du comité éditorial de la revue *environmental humanities*), ce n'est pas en quoi l'homme est différent et au-dessus du

6. Nigel Clarke, *Inhuman Nature: Sociable Life on a Dynamic Planet*, Londres, Sage Publications, 2011. Voir aussi la thèse défendue par la géographe Sarah Whatmore (Université d'Oxford), auteure séminale des *environmental humanities*, qui considère que la philosophie kantienne est à la source d'une représentation durable de l'éthique qu'elle qualifie de « fiction humaniste/masculiniste d'un monde théorique d'agents tous équivalents moraux » (Sarah Whatmore, *Hybrid Geographies. Natures, Cultures, Spaces, Thousand Oaks*, New Delhi, Sage Publications, 2002).

7. Ce passage est étroitement inspiré de mon ouvrage Céline Granjou, *Sociologie des changements environnementaux. Futurs de la nature*, Londres, ISTE/Wiley (chapitre 1), 2015, qui introduit aux grandes lignes des contributions de ces auteurs clefs des *environmental humanities*.

reste du monde, mais bien le fait que l'homme n'est homme qu'en tant qu'il appartient et interagit avec le reste du monde⁸. Il s'agit bien là d'une proposition de reconceptualisation extrêmement puissante de l'existence humaine et sociale que les auteurs des *environmental humanities* ont élaboré et porté avec une force et un degré d'approfondissement qui m'apparaissent sincèrement inédits.

À ce titre, le chapitre écrit par Élise Demeulenaere conclut sur l'idée que « l'anthropologie n'a jamais été moderne » (p.70) au sens où la pensée de la nature et de l'environnement en anthropologie renvoie à de nombreux travaux au cours du 20^e siècle. Ce qui se déroule de singulier ces dernières décennies, conclut-elle à très juste titre, consiste finalement moins à dépasser l'*anthropos* (par une pensée de la nature et de l'environnement) qu'à dépasser l'ethnocentrisme de la discipline et le poids des catégories philosophiques occidentales notamment dans l'appréhension d'autrui. Et effectivement, le cœur de l'approche des *environmental humanities* est marqué par l'idée que le genre de connaissance qui s'est construit à la suite des philosophies des Lumières dans les pays d'Europe est profondément ethno-centré, marqué par des manières de concevoir le monde irréductiblement situées : par l'idée qu'arguer de l'universalité de la connaissance telle que définie par les sciences modernes occidentales ressort d'une forme d'impérialisme aussi prégnant qu'infondé (l'ouvrage de Dipesh Chakrabarti, figure marquante également des *environmental humanities*, a fait beaucoup pour populariser cette critique⁹).

Clairement, le type de réception réservé par certains milieux académiques français au courant des *post-colonial studies* (en termes de « carnaval académique »¹⁰) reflète bien l'imperméabilité de la société française contemporaine face à la critique de l'impérialisme du type de pensée et de rationalité issues des Lumières au tournant du 21^e siècle. L'idée que l'universalité puisse être une invention sociale, résultant de la situation dominante d'un groupe donné d'acteurs à un moment donné de l'histoire et

8. Dominique Lestel, *Les Amis de mes amis*, Paris, Seuil, 2007.

9. Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe, Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2007.

10. Jean-François Bayart, *Les études postcoloniales, un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.

dans un espace particulier, paraît aujourd'hui encore inaudible à la plupart de nos concitoyens, y compris à une élite intellectuelle française qu'un océan continue de séparer de la vision cosmopolitane prévalant en d'autres lieux.

Un autre « thème » de la réflexion critique des *environmental humanities* qui apparaît sous-représenté dans l'ouvrage *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes* est celui de l'Anthropocène. Comme le note Grégory Quenet, le thème de l'Anthropocène correspond à l'idée que l'ampleur des problèmes environnementaux interpelle de façon inédite les sciences humaines et sociales aux côtés des sciences de la nature : l'entrée dans l'Anthropocène signe un nouveau sens du futur et un nouveau régime d'historicité lié à « la fin de l'environnement comme nature séparée de nous » (et donc aussi de la séparation entre histoire de l'homme et histoire de la Terre). Ces idées sont articulées de manière particulièrement convaincante dans l'ouvrage de Christophe Bonneuil, Clive Hamilton et François Gemenne *The Anthropocene and the global environmental crisis. Rethinking modernity in a new Epoch*¹¹. Certes la référence à l'Anthropocène, un peu comme la référence au dernier ouvrage de Donna Haraway¹², tend parfois à opérer comme une bannière de rassemblement, un signe d'inscription et d'allégeance des travaux et des auteurs dans le champ des *environmental humanities* – et l'on peut bien sûr être tenté de critiquer l'usage « facile » de ce type de signaux identitaires. Pour autant, la question de l'Anthropocène est devenue inséparable d'une réflexion qui prend la mesure de l'état actuel de dégradation de l'environnement et de l'irruption des catégories écologiques et géologiques dans la pensée de l'histoire et de l'existence sociale.

Prendre le parti que tout cela n'est qu'écran de fumée qui s'estompera comme tout autre phénomène de mode devant les qualités irréductibles de la démarche scientifique selon les catégories européennes forgées au 19^e siècle court le risque d'abonder

11. Christophe Bonneuil, Clive Hamilton et François Gemenne, *The Anthropocene and the global environmental crisis. Rethinking modernity in a new Epoch*, Londres et New York, Routledge, 2015.
12. Donna J. Haraway, *Staying with the Trouble: Making kin in the Chtulucene*, Durham, Duke University Press, 2016. Voir également le livre précédent extrêmement influent dans le monde anglo-saxon : *When Species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008.

dans le sens de l'oubli du caractère situé et ethno-centré des manières de « faire science » – oubli qui est au cœur de la critique des *environmental humanities*. S'il n'est ainsi pas possible ici de rendre justice à toute la créativité de la pensée de Donna Haraway et au caractère éminemment provocateur de son style d'écriture de vis-à-vis des normes conventionnelles de scientificité (sciences sociales incluses), signalons cependant que c'est toute la question du rapport à un mode de connaissance fondé sur les affects et l'expérience individuelle située et incarnée rapportée sous forme d'histoires (*storytelling*), et hérité des *feminist studies*, qui s'avère l'angle quasi-aveugle de l'ouvrage *Humanités Environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*. Le chapitre qui se rapproche sans doute le plus du type de critique créative développée par les écrits de Donna Haraway et sa volonté de remplacer les grandes catégories universalisantes de l'éthique et de la science par un foisonnement d'histoires vécues qui à la fois nous interpellent et nous dérangent, nous donnent à penser, est le chapitre écrit Stéphanie Posthumus, de l'université McGill (université anglophone au Québec) sur l'écocritique. L'écocritique y est envisagée comme la source d'engagements politiques multiples et situés (*i.e.* diverses *praxis* environnementales) et non pas d'une théorisation unique. Elle attire l'attention sur les différents pouvoirs critiques et subversifs des textes et la capacité de la littérature d'imaginer autrement le réel et le vivant.

CONCLUSION : DE L'ENTRÉE EN ENVIRONNEMENT

On peut ainsi regretter que l'ouvrage ne se confronte pas plus frontalement et de manière plus approfondie au contenu singulier du projet des *environmental humanities* et, ce faisant, reconduise potentiellement les raisons de la fermeture de la communauté académique française à l'égard de ce projet : à savoir, des cadrages prioritairement disciplinaires, une méfiance à l'égard de la théorisation au profit de l'enquête¹³, et enfin une défiance

13. Ce trait est très probablement à rapprocher des effets durables du « phénomène » maffesolien. La persistance dans les esprits français de l'« affaire Sokal » (1997-1998) et des atteintes aux formes d'objectivité des sciences humaines et sociales

vis-à-vis d'un engagement fort dans un mode de pensée qui se revendique comme « nouveau » au risque de ne pas être suffisamment « fondé » selon des critères de scientificité marqués par le positivisme et l'empirisme durkheimien notamment. À ce titre l'épilogue de l'ouvrage articule la crainte que ne resurgisse l'ancien schisme entre sciences humaines (centrées sur une analyse historique des discours) et sciences sociales (centrées sur des approches empiriques d'objets contemporains) : on peut penser que ce n'est pas tant ce schisme qui est en jeu ici, que l'extraordinaire exceptionnalité des sciences sociales françaises, qui ressort à divers titres de la lecture de l'ouvrage.

Mais il demeure que l'ouvrage, au-delà même de sa très grande précision historique et de l'itinéraire érudit qu'il propose parmi les courants de pensée et les grands dualismes savants qui ont scandé les 19^e et le 20^e siècles, a le très grand mérite d'ouvrir la catégorie même d'humanités environnementales à la réflexion et au débat. Car entre les humanités environnementales qui font son titre et les *environmental humanities* décrites par le chapitre de Grégory Quenet, c'est un vaste espace pour la perplexité, la réflexion, le débat et le dialogue critique qui se fait jour. Si je suis ainsi entrée dans le jeu de savoir quelle est la « véritable » nature des humanités environnementales, c'est bien en réponse à l'invitation au débat suggéré implicitement par la construction de l'ouvrage lui-même qui, loin de tout dogmatisme et autoritarisme, rassemble et fait dialoguer une diversité de voix et de regards, y compris des regards partiellement contradictoires, sur les enjeux de l'entrée en environnement des sciences humaines et sociales.

qu'elle représente (cette affaire est mentionnée et commentée dans l'épilogue de l'ouvrage) serait aussi à interroger pour comprendre les connotations bien particulières que revêt, dans le champ académique français, la valorisation des postures d'enquête empirique au détriment de celles de contribution théorique (avec des valeurs toutes différentes de celles que les collègues anglo-américains tendent à accorder respectivement à ces postures).